

Cul-de-sac

Sébastien Roldan

Numéro 2, hiver 2006

Last call

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2196ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Biscuit Chinois

ISSN

1718-9578 (imprimé)

1920-7840 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Roldan, S. (2006). Cul-de-sac. *Biscuit Chinois*, (2), 64–77.



Sébastien Roldan

Étudiant à la maîtrise en études littéraires et rédacteur en chef de la revue Main blanche, Sébastien écrit, certes. Mais avant tout, il observe. Les mouvements de celle qui cherche ses clés, le décor romain d'une salle de bain, une robe d'été, une louche en stainless... Comme dans une façon de saisir le monde, réel, puis imaginaire.

Cul-de-sac

RUE SAINT-HUBERT, quelques pas encore et vous voilà arrivés au porche, tu la laisses te précéder dans les cinq petites marches qui mènent à son appartement. Ses enjambements la font sautiller comme une coccinelle. Rendue sur le palier, elle se retourne vers toi avec un large sourire pimpant. C'est le moment ou jamais pour elle de te remercier et de te renvoyer chez toi. Elle te donnera une récompense pour l'avoir raccompagnée : son numéro de téléphone.

Son numéro ! Cries-tu victoire ? Non : si elle te le donne, c'est seulement un petit merci de sa part, la possibilité d'un futur à court terme. Une mince ouverture vers l'avenir, pas trop engageante, pas trop béante, sans promesse. Une avenue sans issue tangible, juste assez entrouverte pour laisser au type (toi, en l'occurrence) la perspective d'un prochain rancart, sans garantie toutefois. Eh oui ! Est arrivé pour elle le moment de signer la fin de votre soirée, de te lancer musicalement – pour que tu la retiennes – une séquence de dix chiffres dont tu devines bien les trois premiers (cinq-un-quatre). Comme d'habitude, il ne te reste plus qu'à faire ton chemin. Console-toi : elle travaille sans doute tôt demain. Au bout de quinze à vingt minutes, tu rentres chez toi seul et tu te couches encore plus seul. Encore. Tu lui téléphoneras dans trois jours, pas trop tôt pas trop tard, vous aurez

une courte mais agréable conversation, tu te rappelleras ses jambes et ses lèvres, puis elle mettra fin à l'entretien et remettra vaguement au lendemain. Bref, ces histoires-là finissent nécessairement mal.

— Tu ne montes pas ? demande-t-elle incrédule, l'air surpris de te voir toujours au bas des marches, le regard durement plaqué sur le pavé.

Visiblement ravie que tu te décides enfin à gravir les escaliers, elle te colle un baiser sur la joue, presque sur les lèvres. On t'invite à monter ! Ohlala ! Ta chance !

— Attends, je ne trouve plus mes clés.

Ce qu'elle est jolie dans sa robe d'été. À chacun de ses mouvements, le tissu rose à pois craque doucement dans la légèreté de l'air, les points blancs virevoltent dans un frottement sonore; sous la toile, tu devines ses jambes dorées flotter dans la mousseline; le sombre du soir montréalais, phosphorescent, donne aux plis des profondeurs inespérées; l'échancrure te laisse deviner qu'elle est encore mieux sans la robe; les formes galbées se dessinent rondement sous la lumière pourtant ténue et satinée des lampadaires de la rue Saint-Hubert.

Pendant qu'elle farfouille dans son sac, tu contemples l'idée d'entrer chez elle, de la plaquer contre le mur du vestibule. La déshabiller sera chose d'une minute, que dis-tu, d'une seconde. Et quel spectacle !

Pour l'instant, c'est plutôt à une fouille énergique que tu as droit. Elle ne les trouve pas, ses clés. Tu la vois s'ingénier à cacher sa détresse. Elle pince les lèvres, sourit furtivement, mais s'entête à ne rien sortir du sac, de peur peut-être de dévoiler quelque appareil gênant, quelque machin minuscule, de ceux que les filles trimbalent dans leurs sacs à main et n'utilisent que dans l'intimité des salles de bain.

Sa main récure à fond. Il doit y avoir plein de trésors là-dedans, songes-tu, voyant le cuir travailler, se déformer aux passages répétés. Mais rien. Pas de tintement métallique. Si bien que vous vous mordillez les lèvres; elle, sa lèvre inférieure, et toi, à défaut de pouvoir faire comme elle, tu te contentes de la tienne.

Quelle fille, vraiment ! Une brune comme tu les aimes, elle est adorable, à croquer, sans farce. Son condo n'est pas mal non plus, remarques-tu. À elle seule, la porte d'entrée est impressionnante : foncée, d'allure solide, en bois massif, ce n'est pas de l'ébène – trop pâle – mais peut-être autre chose de bien plus exotique encore ! La galerie exigüe sur laquelle vous vous trouvez est ornée de quatre jardinières de fleurs suspendues. Comme deux flèches en pierre taillée, des colonnes torsadées s'élèvent de la balustrade. Sur elles repose une voûte : toute personne qui, cherchant un temps ses clés devant la porte, serait amenée à patienter quelques instants sur le porche, s'en trouve protégée des intempéries.

Il y a là assez d'intimité pour tenter une première approche, d'autant plus qu'elle te touche presque, les pans de sa robe effleurent ton jean à chaque fois qu'elle retourne son sac pour mieux chercher.

Tu ne tiens plus debout, la fatigue, l'alcool. Tu relèves la tête pour projeter vers le haut les effluves d'un rot que tu passes en silence, poussant ton haleine jusqu'au plafond, espérant que ta grande bouffée croupisse là-haut et s'y dissolve. Heureusement, ton « soupir » ne semble pas avoir été détecté, elle n'en aurait été que davantage affolée, ou dégoûtée.

D'où tu te tiens, tu ne peux qu'entrevoir l'intérieur. Deux fenêtres habillées de grands rideaux en brocart blanc percent les murs de vastes pièces éclairées d'une lumière

diaphane. À regret, tu songes qu'elle doit avoir des invités à la maison ! Mais, alors, pourquoi ne pas sonner et leur demander de vous laisser entrer ? Non, elle aura sans doute oublié d'éteindre avant de sortir, trop excitée à l'idée de se rendre au bar.

Reste que tout ce que tu vois ou devines derrière ces rideaux te donne une forte impression de luxe. Figure-toi ! Un sept et demi (c'est elle qui te l'a dit) sur Saint-Hubert, entre Rachel et Marie-Anne, en plein dans le Plateau, architecture soignée et opulente, façade froide mais faste, en pierre marbrée, style début vingtième, des enjolivements de toutes sortes qui donnent dans le baroque... Non pas que tu es un gars comme ça, de ceux que l'argent impressionne, de ceux qui ne courent que les jupons onéreux. Non. Mais tu salives tout de même à l'idée d'entrer dans cet hôtel d'opulence, d'y habiter peut-être, un jour, si tout se passe bien cette nuit – si elle retrouve son satané porte-clés !

— Est-ce que je les aurais laissées à l'intérieur, mes clés ? La porte se verrouille automatiquement. Mais t'inquiète, d'habitude, je les mets toujours ici.

Rien pour te rassurer.

Elle vient de coller son sac contre son pubis, afin de plonger les deux bras dedans, et force désormais du bassin pour mieux fouiller. La position est précaire. Les courroies du sac sont si tendues, de la clavicule à l'omoplate, qu'elles lui fendent l'épaule droite, dont la chair, devenue blanche, passe progressivement au bleu. L'étreinte gonfle son buste dans un débordement presque obscène : son décolleté te dévoile soudain la générosité, l'ampleur d'une poitrine qui, coincée entre ses bras, ballottée par les mouvements secs des coudes, soulevée par l'action des avant-bras, t'apparaît maintenant dans toute sa puissance veloutée. Tu en es vivement remué.

La voir sautiller de la sorte te foudroie les tempes : la peau molle et odorante du corsage oscille en de courts élans pendulaires qui, par moments, aboutissent contre toi. Une impression t'envahit : toute cette chair t'est donnée — elle est à toi —, offerte comme un grand bouquet tiède; ton pouls s'accélère et les coutures de ton jean bandent. Chaque nouveau coup de hanche qu'elle donne est une raison de plus de s'inquiéter ! Tendue par l'effort, son soutien-gorge, à pleine capacité, menace d'éclater sous le pesant va-et-vient. Si seulement elle arrivait à mettre la main sur ce damné passepartout, tu lui arracherais tout ça !

Loin d'abandonner, elle replonge furieusement le bras dans son fouillis, remue toutes sortes de machins hétéroclites. C'est que la circonstance est fragile : quelques instants de plus, et il faudra se rendre à l'évidence, chacun devra trouver un autre endroit où passer la nuit. Osera-t-elle venir chez toi ?

— Je sais ! fait-elle d'un cri, oublie le sac !

D'un bond, elle s'écrase contre la colonne où se trouve la boîte aux lettres et y plonge son bras jusqu'au coude. L'envie de te mettre à la place de la colonne disparaît dès que tu entends le cliquetis tant attendu : elles étaient là ! « Chus conne des fois. » Digne des meilleurs thrillers érotiques, elle se retourne et te colle un *french kiss* mémorable, entrecoupé des syllabes « Tu » « me » « par- » « donnes », « veux » « -tu ? »



— Bon matin, te flûte-t-elle à l'oreille, un baiser sur ta tempe.

Sans sursaut, tu t'éveilles sous les caresses envoûtantes d'une haleine rafraîchie, dont les effluves te chatouillent le nez. Dans le demi-sommeil qui s'ensuit, tu l'entends te pro-

À l'école ou chez le dentiste, un examen fait toujours grincer.

poser de dormir encore quelques heures; elle habite seule, et les voisins sont discrets, tu seras bien, la porte se verrouille automatiquement, il n'y a qu'à la refermer au moment de sortir.

— Le café est frais fait dans la cuisine, sers-toi, fais comme chez toi.

Tu ne demandes pas mieux. Ton sourire bêta lui suffit comme consentement. Il est huit heures, elle part au boulot, ne sera de retour qu'en fin d'après-midi. Ses talons claquent sur le bois franc, le déclic de la poignée se fait entendre, les gazouillis lointains des moineaux pianotent un temps, puis la porte se referme sourdement. Sans hésiter entre le rêve et la réalité — c'est pourtant la première fois que l'un et l'autre se valent —, tu replaces un oreiller et y replonges, différant ainsi avec délectation le début de ta nouvelle vie, celle où tu sors avec une fille fantastique.



Nul besoin de déplisser tes paupières, tu sais où tu te trouves. Tu pourrais rester là encore longtemps, au seuil du bonheur, à enfouir ton visage dans les draps d'Isabelle. Dutoît. Isabelle Dutoît, elle sera de retour dans... Le réveil-matin affiche midi quinze.

Il ne faudrait quand même pas exagérer. La vie t'attend, le café aussi.

Tu franchis une antichambre qui donne sur une salle de bain style romain et, au détour de quelques embranchements, débouches dans la cuisine. Tes yeux convergent directement vers la cafetière, tu t'y rends et te verses une rasade dans la grosse tasse qui t'attendait à côté du percolateur. Décidément, elle a pensé à tout.

D'abord fixé sur l'œuf à pattes qui décore le flanc de

la tasse, ton regard dévie tranquillement vers les divers ustensiles et instruments de cuisine en métal brossé qui pendent d'un peu partout. Look *stainless*. Ton lendemain de veille rend pénibles les reflets que tout ce tape-à-l'œil t'envoie. Pour épargner à tes yeux les perséides du matin, tu t'accoudes à la table, où Isabelle a posé le journal. La café est bon, la crème aussi.

Quelques cahiers plus tard, tu te relèves et te sers un généreux réchaud pendant que le téléphone se met à sonner. N'osant répondre – ce n'est quand même pas encore tout à fait chez toi, ici –, tu te rassois en dévisageant l'appareil, qui frétille à chaque nouvelle sonnerie. C'est un de ces vieux machins à cadran circulaire, accroché au mur à la façon d'il y a trente ans, le récepteur posé sur le dessus. Cinq coups, puis un silence bienvenu. Il se remet à sonner de suite, cinq coups encore, puis s'arrête. Avant de repartir de plus belle. Voilà quelqu'un d'insistant, penses-tu en te levant nonchalamment.

— Oui all... Euh, résidence Dutoît ?

— Bonjour, ça va ? Je suis contente que tu aies enfin décroché, ma pause est presque finie. Il ne faut pas te gêner comme ça ! Si ça sonne, c'est que c'est moi, voyons ! Je t'appelle seulement pour te dire qu'il y a une miché dans la dépense et un Caprice des dieux au frigo, dans la porte. Tu aimes le brie ? Sinon j'ai des confitures, du Nutella, de la marmelade...

— ...non non, c'est bon. J'aime bien.

— D'accord, alors tu fais comme chez toi, n'est-ce pas ? Pas de gêne !

Tu balbuties quelque chose d'incompréhensible tandis qu'elle t'envoie un gros smack sonore dans le récepteur. Tu n'arrives pas à y croire : tu lui plais. Quel phénomène, cette fille, vraiment !

En sortant du frigo les victuailles qui t'apparaissent les plus appétissantes, tu te demandes bien comment elle peut se payer tout ce luxe. Oh ! Et quel sacré morceau, mon Dieu ! Tu ne t'étais jamais imaginé raccompagner une fille douée d'autant de charmes : sa bonne humeur, ses éclats de rire, ses sourcils moqueurs, ses dents éclatantes, ses prunelles profondes, ses lèvres gourmandes, son regard intelligent. Sans parler du traitement royal qu'elle t'a réservé au lit. Dire que tu as passé la nuit avec elle et que maintenant tu t'empiffres allègrement à même son garde-manger. Ta chance a tourné, faut croire. Mais attention, une fois n'est pas coutume; rien n'est gagné d'avance. Le chemin est fait, la voie est libre, ne reste plus qu'à l'emprunter sans faux pas. D'ailleurs, il va falloir nettoyer la table avant de partir.



Te voici bien repu. Plutôt que sortir tout de suite, tu décides de lui écrire un petit mot, avec ton numéro. Quelque chose de sympathique qui la fera sourire à son retour : pas trop chaud, pour ne pas avoir l'air gaga, mais sans froideur ni distance. Voilà comment on fait, voilà comment on se libère d'un célibat persistant, penses-tu en te trouvant crânement drôle; et brillant de coquetterie. Elle ne peut mal finir, cette histoire. Tu laisses la note sur le comptoir de cuisine. Avant de partir, *last call* : c'est le moment de faire bonne impression, de tout laisser propre et net, impeccable à son retour. Ne rien laisser au hasard. Un petit détail pourrait bousiller le beau travail accompli jusqu'ici.

Guenille en main, tu repenses au moment où elle t'a accosté. Tu es du type généralement gêné. Pourtant, au *last call*, quelque chose t'a pris, tu ne sais trop quoi, l'alcool, le destin sans doute... tu as délaissé tes copains, tu as accroché le barman et lui as demandé deux Margaritas en la regar-

dant, elle, cette beauté inconnue, droit dans les yeux.

Une main est venue choir sur ton épaule tandis que tu payais.

— Merci, mon cher, je commençais à me demander si tu finirais par me remarquer. Moi, c'est Isabelle, ça va ?

C'était comme gagner à la loto. Vous avez discuté de tout et de rien, étiré vos consommations jusqu'à faire du bruit avec vos pailles, causé de la faune du bar, ri des tentatives désespérées de certains, choisi de sortir avant que ne se matérialisent les menaces vagues mais désobligeantes d'un portier aigri par la fatigue. Et vous vous êtes retrouvés dehors, à arpenter les rues du Plateau. De concert, vous avez décidé de vagabonder méthodiquement : vous emprunteriez à contresens tous les sens uniques sur votre chemin. Elle riait. Rivard vers le sud jusqu'à Rachel, Berri vers le nord jusqu'à Marie-Anne, puis Chateaubriand et ainsi de suite, bras dessus bras dessous, imitant le zigzag romantique des libellules à la mi-août.

Te dirigeant vers la chambre, pour faire le lit, tu revois la scène précaire et haletante des clés, la tension qu'il y avait dans l'air et sur ses traits et dans ta gorge et sur la courroie de son sac... Ah ça ! Quelles rondeurs ! Tu replaces l'ourlet du drap en songeant au comique de ces coups de bassin qu'elle donnait. C'était, en quelque sorte, sa gorge tout entière qu'elle te jetait à la figure. Cette idée te fait sourire idiotement et tu échappes un pan de couverture. Sans parler de disproportion, sa silhouette mérite vraiment que tu te l'imprimes au cerveau, ne serait-ce que pour la raconter à tes copains : rarement la nature offre-t-elle le spectacle d'une tige si fine portant de si gros fruits ! Restés bien docilement camouflés dans la robe, leur calibre demeurerait indétectable, mais ta nuit de rêve — ici dans cette pièce ! — t'a permis de vérifier hors de tout doute ce que

déjà sur le palier tu avais pu deviner. Et quelle nuit ! Jamais tu n'avais connu de fille aussi amusée au lit, vous avez ri, joué et câliné, de roulade en roulade, jusqu'à recommencer et recommencer.

Tu viens d'en finir avec les draps; mais la couette, rebelle, n'a que faire de la position qu'il lui faut prendre. Ton entrejambe bombé n'aide pas non plus. Quelle fille ! Tu te rappelles cette façon qu'elle a de fermer ses paupières prématurément et de s'abandonner en toute confiance, si bien que ses baisers imprécis vont choir en périphérie de leur cible. Oh ! Isabelle. C'en est trop. Te voilà jeté en travers du lit, la braguette ouverte, le souffle rapide, les dents serrées, les yeux fermés divinement dur, la face pleine d'un bonheur coupable. Tu t'assoupis.



C'est l'envie la plus fulgurante qui te réveille d'un coup. Rien à faire, tu galopes à travers l'antichambre, comme le ferait un taureau de corrida en débouchant dans l'arène du Cirque Maxime à Rome, avant de t'accroupir sur la toilette sans t'aligner mais en t'agrippant. Entre deux contractions, ton regard éperdu s'accroche un instant à un cadran qui indique presque deux heures de l'après-midi. Déjà !!! C'est seulement lors de la pause suivante que tu considères la bizzarerie d'avoir une grosse horloge à pendule pour te tenir compagnie dans une salle de bain.

Heureusement, la besogne est achevée en quelques minutes : la sueur sèche sur tes tempes tandis que tu zippes tes pantalons. Il faut t'en aller au plus vite, qui sait quand elle reviendra ? Tu l'imagines entrer à l'instant, te trouver là, le type collant qui ne décolle plus, la tache indélébile qui se sent déjà chez lui.

Malheur ! La chasse ne fonctionne pas, tu as beau

pousser, remonter, appuyer, détendre le levier, le replacer, retenter, t'exaspérer, le forcer, l'agiter, tout essayer pour actionner la vanne d'eau, rien n'y fait. La « chose » te regarde comme un nœud de viscères. Dégueulasse. Tu ne peux pas laisser ça là ! Vite, retirer le couvercle de céramique, attention : ne pas l'abîmer, voilà. Tout a l'air beau, pourtant ! La chaîne est en place, les raccords semblent solides et les pièces – de toute façon, tu n'es pas plombier ! Non. Il te faut quelque chose de... Tu cours à la cuisine. De tout l'arsenal suspendu, tu détaches une grande louche en *stainless*, tu ouvres furieusement les tiroirs un par un jusqu'à trouver celui des Ziplocs. Et tu reviens de plus belle, à travers le panthéon de marbre, vers l'amas de boyaux bruns.

La charogne t'attend, tous membres dehors, les mottes de papier poussant leurs infectes exhalaisons aux quatre coins du temple. Armé de la louche, tu transvides les fumants étrons un à un, de la cuvette au sachet, dont le plastique transparent se réchauffe. Tu as l'impression d'empaqueter les restes pourris d'un Minotaure démembré. La grimace que tu fais pourrait te rester collée au visage le restant de tes jours, penses-tu en scellant le sac d'un glissement de doigts.

Mais où le mettre ? Pas question de le jeter aux poubelles : beaucoup trop risqué. Et l'évier ? Franchement, il faut trouver autre chose. Tu ne peux le laisser ici, il te faut l'emporter avec toi et en disposer à la première occasion. Après t'être énergiquement lavé les mains, il te vient à l'idée de cacher ton « paquet » dans un sac en papier, afin qu'il passe inaperçu dans la rue. Te voilà aussitôt en train d'évincer la miche de pain de son logement. Tu déposes le tout sur le comptoir, pour ne pas l'oublier.

Ouf ! Tout est sous contrôle. Vite, vite, vite ! Terminer le ménage. Cette mésaventure t'a coûté encore de précieuses minutes. D'abord la chambre : ramasser tes kleenex, les

jeter, finir le lit, placer les coussins, ouvrir les stores, ok. La cuisine maintenant : les miettes, oui, mais la louche surtout, la frotter vigoureusement au fil de fer, la désinfecter à l'eau bouillante, la rincer avec du savon, la sécher au linge puis la raccrocher à sa place. La salle de bain enfin : un coup de *mop*. Comme prévu, elle est dans la salle de lavage. Ne reste plus qu'à diluer la vieille eau sale qui décante au fond de la toilette avec de l'eau du robinet, question d'éradiquer toute trace de ta présence ici. Par miracle, le fait de remplir la cuvette actionne automatiquement le mécanisme de la chasse, et l'eau trouble qui restait disparaît dans un tourbillon beige ! Ce que t'es con. Il suffisait d'y penser, bien sûr ! Tout est net maintenant, l'émail luisant n'a gardé aucun signe du branle-bas de tout à l'heure.

Tu peux enfin sortir. Bien refermer la porte, clic, voilà. Un coup d'œil au nord, un au sud, elle n'est pas en vue. Tu as de la chance. Tu descends les cinq marches tranquillement, une à une, en sifflotant, pour les remonter d'un bond : tu fouilles désespérément la boîte aux lettres dans l'espoir d'y trouver les satanées clés d'Isabelle. Elles n'y sont pas, la lourde porte est bien barrée, elle ne bouge pas même un peu, malgré que tu t'arraches les épaules à tirer sur la poignée. Oublie ça. Trop tard. C'est raté. Tu es au bout du chemin, et c'est l'impasse. Ça finit toujours mal. Sur le comptoir de cuisine, tu lui as laissé une note avec ton numéro de téléphone et, à côté, un présent emballé dans un sac de boulangerie : ton caca encore chaud.

Ce n'est pas parce que tu t'appelles Paris que tu es une Lumière.